

Les formalisations spatiales de la mobilité: fragments pour l'histoire longue d'une non-réception

In: Genèses, 29, 1997. pp. 75-98.

Résumé

■ Paul- André Rosental: Les formalisations spatiales de la mobilité: fragments pour l'histoire longue d'une non- réception
Plusieurs tentatives ont eu lieu depuis le xixe siècle pour proposer une lecture cartographique des migrations. Quoique conçues dans des cadres souvent très différents, elles dessinent une sensibilité scientifique propre, qui pointe les limites des approches statistiques et économiques traditionnelles. L'aptitude de ces formalisations à proposer des outils d'analyse alternatifs et à éclairer des zones obscures du savoir courant, n'a jamais suffi à assurer leur succès. Cet échec n'avait rien d'inéluctable. Il est largement dû à la marginalisation, depuis un siècle, des enjeux politiques liés à la définition de la résidence, qui a rendu possible la banalisation de cette catégorie et, du même coup, diminué la pertinence de réflexions approfondies sur la mobilité.

Abstract

The Mapping of Mobility: Fragments for a Long-term History of Non-Reception Several attempts have been made since the 19th century toward a mapping of migrations. Although they were often conceived in very different frameworks, they indicate a particular scientific sensibility, which points out the limits of traditional statistical and economic approaches. The ability of such mappings to offer alternative analytical tools and explain obscure areas in mainstream knowledge was never enough to ensure their success. This failure was no way inevitable. It was largely due to the fact that the political stakes linked to defining residence gradually became side issues over the past hundred years, thereby making the category commonplace and by the same token, diminishing the relevance of in-depth thinking on mobility.

Citer ce document / Cite this document :

Rosental Paul-André. Les formalisations spatiales de la mobilité: fragments pour l'histoire longue d'une non-réception. In: Genèses, 29, 1997. pp. 75-98.

doi : 10.3406/genes.1997.1479

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_29_1_1479

LES
FORMALISATIONS
SPATIALES
DE LA MOBILITÉ:
FRAGMENTS POUR
L'HISTOIRE LONGUE
D'UNE NON-RÉCEPTION ¹

À la mémoire
de Bernard Lepetit

Quatre cartes, trois diagrammes, sept énigmes. Cet effet de défamiliarisation résulte d'un paradoxe: pourquoi la mobilité géographique, qui par définition s'opère dans un cadre spatial, est-elle représentée par des tableaux statistiques plutôt que par des figures? Les schémas qui suivent attestent à la fois de l'existence de tentatives graphiques ou cartographiques pour décrire les migrations et, par leur étrangeté même, de leur difficulté à imposer une orthodoxie alternative. Nous allons nous interroger sur les raisons de cet échec récurrent – et surtout sur ses conséquences et sur ses enjeux – en nous concentrant sur deux questions en partie reliées.

La première a trait à l'utilisation institutionnelle qui est faite des sciences sociales et de leurs catégories (par les organismes nationaux ou internationaux notamment) pour penser les flux migratoires, et plus exactement à la domination, y compris dans les représentations des migrants eux-mêmes, d'un type de discours que l'on pourrait qualifier d'économico-juridique ayant pour caractéristiques de réduire les flux migratoires à des catégories nationales, et l'explication des déplacements à des déterminations économiques. Une seconde interrogation concerne plus spécifiquement les sciences sociales et les outils qu'elles adoptent pour penser les migrations. Elle

Paul-André Rosental

1. Une première version de ce texte a été présentée aux journées « Sciences sociales: questions pour un débat », organisées à l'EHESS en mars 1997. Je remercie celles et ceux qui m'ont, à cette occasion ou depuis lors, fait bénéficier de leurs critiques et suggestions, et en particulier Alain Boureau, Éric Brian, Sylvie Lambert, Hervé Le Bras, Manuela Martini et Marie-Vic Ozouf, ainsi que les *referees* de cet article. J'adresse également ma gratitude à François Bodet, Sandrine Girard et Anne Vitu-Varret, qui ont réalisé la partie cartographique.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

consiste à analyser pourquoi celles-ci, malgré la diversité de leurs approches du phénomène, confèrent à l'instrument cartographique et à la lecture proprement spatiale de la mobilité une place généralement limitée². Soulignons, s'il en était besoin, que ces réflexions ne prendront pas à proprement parler la forme d'une histoire sociale des sciences sociales : la diversité des manières de faire, l'ampleur temporelle et géographique du domaine couvert, rendent difficile l'ambition d'une reconstitution exhaustive. Nous avons seulement choisi d'exposer les questions que soulève l'existence d'une famille d'approches spatiales nées dans des situations et des contrées historiquement très diverses – elles sont éparpillées sur plus d'un siècle, et sur tout le continent européen –, mais abordant pour partie des problèmes identiques.

Pour expliciter plus encore les conditions de production de ce texte et ses attendus, précisons qu'il n'a pas de vocation apologétique ou scientifiquement militante. Historien analyste des migrations, c'est l'identification, au sein de l'historiographie des migrations, de formalisations spatiales éparpillées, minoritaires et presque singulières, et pourtant comparables par leurs problématiques, qui nous a conduit à nous intéresser à leur genèse et aux raisons de leur marginalisation relative. Sans pouvoir prétendre à en dresser une histoire exhaustive, nous avons tenté de les situer les unes par rapport aux autres en évitant les pièges du finalisme et de l'histoire internaliste des idées, nous proposant plutôt de respecter l'hétérogénéité des situations qui avaient présidé à leur constitution. Quoique résolument anti-relativiste, notre propos n'est pas, en tant que « praticien » de l'étude des migrations, de leur prêter une supériorité sur des approches qu'elles considèrent explicitement comme adverses, mais de nous interroger sur la faible intensité, en histoire, des débats posant des questions aussi fondamentales que la définition de l'ancrage spatial des individus, ou l'articulation entre les registres causaux, souvent incommensurables, proposés pour rendre compte des déplacements humains³.

Espace et migrations : représentations étranges et savoirs alternatifs

Revenons-en pour commencer aux caractéristiques graphiques des figures qui ouvrent ce travail. La première, proposée par le géographe germano-britannique

2. Plus largement, cette occultation des dynamiques géographiques – en dehors bien entendu de la géographie – va de pair avec le rôle secondaire, voire marginal, réservé aux migrations par les sciences sociales. Celles-ci, généralement, les traitent au mieux comme une dimension exogène, alors qu'il n'est sans doute pas de société humaine qui ne soit fondée sur la mobilité : une autre histoire aurait peut-être conduit ces disciplines à voir au contraire dans cette dernière le principe constitutif de toute forme sociale. On trouvera, pour le cas de la mobilité sociale, une analyse de cette occultation dans Mike Savage, « The Missing Link ? The Relationship between Spatial Mobility and Social Mobility », *British Journal of Sociology*, vol. 39, 1988, pp. 554-577.

3. Pour plus de précisions, voir P.-A. Rosental, *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations en France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998, à paraître.

Ravenstein il y a déjà plus d'un siècle⁴, représente les migrations internes aux îles britanniques sous l'aspect de multiples flèches directionnelles qui donnent à la fois le sentiment d'un tourbillon, et de sa maîtrise possible par le cartographe. En suivant les origines des migrants comté par comté, l'auteur rompt avec la représentation bipolaire qui voit dans les migrations un échange entre deux points, pour imposer une idée continuiste, celle de flux se répandant dans l'espace à la manière de fleuves et déposant, tel un limon, les populations migrantes sur leur passage. La deuxième, déjà presque cinquantenaire, est l'œuvre du géographe estonien Edgar Kant⁵. Consacrée à la Hongrie, elle dessine en pointillés une série de cercles concentriques axés sur Budapest, et en traits continus des formes irrégulières assorties de nombres à la manière de courbes de niveaux ou d'isothermes: elles représentent l'attraction de la capitale sur le reste du pays. Sur la troisième figure, à peu près contemporaine de la précédente, Abel Châtelain trace une série de bandes verticales tout au long de l'axe Paris-Lyon-Marseille et de la ligne de chemin de fer qui le longe⁶: elles renvoient aux densités de population résidant aux alentours de la voie ferrée. Lui succède une carte des historiens américains Rice et Ostergren⁷, qui contribue à illustrer l'accélération de l'émigration vers les États-Unis à partir d'une micro-région suédoise, et surtout le processus de diffusion qui la fonde.

Les trois schémas restants sont peut-être les plus énigmatiques. Ils commencent par une carte du géographe et historien suédois Hägerstrand qui propose une représentation logarithmique de la Suède avec une Laponie écrasée à l'extrême Nord et un centre exagérément dilaté⁸. Une série de flèches signalent ensuite les destinations et les provenances des mouvements de population animant un vaste polygone situé au premier plan, lequel malgré sa taille ne correspond qu'à la petite paroisse d'Asby. Le même Hägerstrand, dans le diagramme suivant, établit les parcours spatio-temporels des individus travaillant dans une ferme suédoise, en distinguant la famille du propriétaire sur la gauche et les domestiques sur la droite: la longueur de chaque segment indique leur durée de présence sur l'exploitation. Enfin, dans la toute dernière figure, un trio d'historiens suédois réunis autour de Sune Akerman détaillent, sous forme de traits continus, les liens de parenté existant entre les migrants partis d'un ensemble de paroisses suédoises vers les États-Unis au XIX^e siècle⁹.

4. Ernst Georg Ravenstein, "The Laws of Migration", *Journal of the Statistical Society*, vol. 48, 1885, pp. 167-227.

5. Edgar Kant, "Umland Studies and Sector Analysis", in *Studies in Rural Interaction*, Lund, Lund Studies in Geography, série B, 1951, pp. 3-13.

6. Abel Châtelain, « Démographie du grand tronç ferré sud-est (Paris-Lyon-Méditerranée) », *Études rhodaniennes*, vol. 22, n° 1, 1947, pp. 35-82.

7. John G. Rice et Robert C. Ostergren, "The Decision to Migrate: A Study in Diffusion", *Geografiska Annaler*, vol. 60, n° 1, 1978, pp. 1-15.

8. Torsten Hägerstrand, "Migration and Area. Survey of a Sample of Swedish Migration Fields and Hypothetical Considerations on their Genesis", in David Hannerberg, Torsten Hägerstrand et B. Odeving (eds), *Migration in Sweden. A Symposium*, Lund, Lund Studies in Geography, série B, n° 13, 1957, pp. 27-158.

9. Sune Akerman, Bo Kronborg et Thomas Nilsson, "Emigration, Family and Kinship", *American Studies in Scandinavia*, vol. 9, 1977, pp. 105-122.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

Ces liens dépassent les limites des paroisses (figurées par les traits pointillés horizontaux), et peuvent unir des individus ou ménages en partance à des périodes différentes.

Correspondance entre mode de représentation et objet représenté : ce constat était prévisible, du fait de la liaison étroite entre tout découpage d'objet qui sélectionne un point d'entrée sur un phénomène, et les outils cognitifs utilisés pour le mettre en lumière. Il est en revanche essentiel d'insister sur les savoirs respectifs que véhiculent chacune des techniques graphiques retenues par les auteurs. En prenant la peine de représenter les innombrables flux migratoires de courte distance, Ravenstein, en pleine Révolution industrielle, écarte l'idée d'une attraction urbaine irrépessible pour mettre en évidence le primat des mouvements internes au monde rural et leur rôle dans la canalisation des déplacements vers les villes : le capharnaüm graphique provoqué par l'abondance des flèches lui permet de suggérer ce mécanisme. Kant s'attaque pour sa part aux modèles économiques, qui sous des formes diverses rattachent (négativement) l'intensité des migrations à la distance à parcourir et (positivement) à la distribution spatiale des ressources¹⁰. Ils «prédiraient», dans le cas de Budapest, une attraction décroissant de manière concentrique, rendue sur la carte par des pointillés. L'aire de recrutement observée correspond au contraire à ces fameuses «courbes de niveau» migratoires : leur irrégularité et leur distance par rapport aux cercles attendus font de la carte proposée une réfutation concrète des théories économiques. La nette remontée de l'attraction à l'est du pays, tout en contribuant à cette réfutation, leur suggère une explication alternative. La liaison préférentielle entre cette région et la capitale provient de l'existence d'une colonie qui y est installée de longue date et qui continue à l'encourager : «anomalie» tant qu'on s'en tient à la seule prise en compte des conditions instantanées, c'est en somme dans des conditions historiques que ce flux trouve sa racine. Châtelain, enfin, à travers le cas spécifique du chemin de fer, soulève la question des découpages territoriaux qui prévalent à toute étude des migrations. À une approche naturalisée qui s'appuie sans autre forme de réflexion sur les circonscriptions administratives, il substitue une analyse centrée sur une institution et ses effets sur l'organisation de l'espace environnant.

On peut poursuivre cette présentation des résultats associés aux différents modes de représentations

10. Qu'il s'agisse de la répartition de la population dans le cas de George K. Zipf, «The P1P2/D Hypothesis: On the Intercity Movement of Persons», *American Sociological Review*, vol. 11, n° 5, 1946, pp. 677-686, ou de celle des «occasions» (offres d'emploi susceptibles d'intéresser tel ou tel travailleur qualifié par exemple) chez Samuel A. Stouffer, «Intervening Opportunities: A Theory Relating Mobility and Distance», *American Sociological Review*, vol. 5, n° 6, 1940, pp. 845-867, ces deux approches étant par ailleurs très différentes par de nombreux aspects. Pour une présentation critique et une bibliographie, voir Hervé Le Bras, «Population et migrations», in Xavier Greffe, Jacques Mairesse et J.-L. Reiffers (dir.), *Encyclopédie économique*, Paris, Economica, 1990, ch. 34, pp. 1233-1273.

graphiques par la discussion des cartes de Rice et Ostergren. Leur apport le plus direct est de mettre en évidence la logique diffusionniste qui prévaut au déclenchement des migrations : née dans une petite paroisse où prédominaient des mouvements protestants hétérodoxes quelque peu malmenés par l'État suédois, l'émigration vers les États-Unis se répand de proche en proche dans les paroisses environnantes. Mais à travers cette démonstration est également remise en cause l'asymétrie explicative typique de l'analyse des migrations : en pointant l'existence de paroisses échappant à ce mouvement de diffusion, la cartographie dévoile clairement un problème (la sédentarité) qui, pour des auteurs préoccupés par la mobilité, est d'ordinaire traité comme un acquis. Les deux schémas d'Hägerstrand débouchent pour leur part sur des conclusions multiples. Sa carte, tout d'abord, s'insère dans une série qui commence à la fin du XVIII^e siècle pour s'arrêter au milieu du XX^e, et touche autant l'immigration que l'immigration par rapport à Asby. Elle permet de souligner la grande permanence des « champs migratoires » qui unissent Asby au reste de la Suède : derrière les pics de départs vers Stockholm ou l'Amérique auxquels on réduit habituellement les migrations se dissimule une structure géographique stable dans les destinations et les provenances. Qui plus est, le cumul des mouvements qui la composent (mouvements discrets car souvent courts et dispersés dans l'espace) est très supérieur au solde migratoire de la paroisse. En d'autres termes, le bilan migratoire net, auquel on réduit généralement les communes ou régions rurales (pour déplorer ou louer leurs pertes d'hommes) laisse échapper la grande majorité des mouvements qui animent les campagnes. Le diagramme des trajectoires individuelles, pour sa part, réexamine la question de la mobilité en se plaçant du point de vue microscopique d'un endroit donné, et montre à quel point un lieu apparemment immobile est sujet à une circulation incessante. Enfin, Sune Akerman et ses deux co-auteurs mettent en évidence l'importance des liens interpersonnels dans la constitution des populations migrantes. Les critères sur lesquelles sont fondées les sources nominatives (listes d'embarquement par exemple) les occultent entièrement, et conduisent à découper les migrants entre isolés et membres de groupes familiaux. La reconstitution nominative effectuée par les trois historiens montre au contraire qu'isolés ou pas, la plupart des migrants sont apparentés. Ce sont ces liens, invisibles avec les catégories administratives

Illustration non autorisée à la diffusion

▲▲ Rice et Ostergren, 1978.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

et donc archivistiques classiques, qui structurent ce flux migratoire, en particulier au moment de son apogée.

Lectures spatiales contre lectures statistiques

Il existe bien entendu des liens et des recoupements multiples entre les différentes approches que nous venons de présenter. Pour n'en prendre que quelques exemples, Ravenstein et Hägerstrand¹¹ mettent l'un comme l'autre en évidence l'intensité des migrations internes au monde rural, largement supérieures aux flux s'orientant vers les cités – qui pourtant monopolisent d'ordinaire l'attention. Kant et Hägerstrand montrent tous deux les limites des approches économistes qui s'en tiennent à l'observation des données instantanées pour rendre compte des mouvements de population : ils illustrent à la place, chacun à sa façon, le rôle des déterminations historiques lourdes dans la canalisation de la mobilité. Rice et Ostergren les rejoignent dans leur critiques des explications habituelles, en mettant en garde contre les causalités asymétriques, et en identifiant le rôle des filières spatiales dans la diffusion des migrations. Quoique travaillant à une autre échelle (paroissiale plutôt que familiale) ils convergent sur ce point avec les résultats d'Akerman et l'importance qu'ils donnent aux dynamiques relationnelles dans le déclenchement des migrations. Châtelain et Kant, enfin, s'accordent pour s'affranchir des découpages administratifs dans la définition de la mobilité et pour proposer des critères de segmentation géographique liés à leur propre construction d'objet.

Cette liste non limitative dessine en somme les contours d'une sensibilité scientifique globale, qui jette les bases d'un savoir alternatif sur les migrations : c'est là du reste le critère (le seul sans doute) qui permet de rassembler des approches par ailleurs issues de conditions de production si hétérogènes. Avant de s'interroger sur la genèse et sur la nature de cette connaissance, il convient d'en saisir les enjeux en la confrontant aux approches auxquelles elle s'oppose souvent explicitement¹² : les résultats présentés jusqu'ici peuvent servir de grille de comparaison. Qu'elles soient politiques ou savantes, ces lectures classiques se caractérisent au premier chef par le primat qu'elles confèrent à l'explication économique des flux, et à la dimension nationale dans la qualification des migrants et donc dans la comptabilisation du phénomène. Leur domination est

11. Celui-ci mentionnant du reste celui-là dans sa bibliographie.

12. « Migration and Area », *op. cit.*, d'Hägerstrand a pour point de départ une critique de l'article fondateur de S.A. Stouffer, « Intervening opportunities », *op. cit.*, qui offre l'une des formulations de base de l'analyse économique des migrations. De même, Châtelain s'oppose clairement aux représentations du phénomène sous la forme de tableaux statistiques.

écrasante dès lors que l'on sort du cadre, beaucoup moins univoque, des travaux réalisés dans le monde savant entendu dans son acception la plus limitée. Pour s'en faire une idée, il n'est que de consulter les rapports récents¹³ publiés par les grands organismes nationaux ou internationaux, et de dénombrer les outils utilisés pour représenter les phénomènes migratoires. Cette opération permet de mettre en évidence le monopole quasi-absolu (plus de 98 %) des formes de représentation statistiques plutôt que cartographiques (voir tableau 1).

Ce tableau n'est bien entendu qu'indicatif. Le total qu'il propose agrège des rapports dont la portée, la finalité voire l'objet (la démographie dans certains cas plutôt que la seule mobilité) diffèrent. De surcroît, la comptabilité qu'il propose est parfois imparfaite : le rapport du BIT consacré à l'Indonésie¹⁴ ne compte que onze tableaux, mais est entièrement construit sur une vision statistique et macro-économique de la mobilité qui ne laisse aucune place à une dimension supplémentaire. Or, il s'inscrit dans une série qui, en deux ans, a publié vingt rapports fondés sur la même optique : on pourrait accroître d'autant le taux d'utilisation des tableaux statistiques. Enfin, le bilan que nous proposons pourrait être complété par une analyse de l'intitulé des tableaux et graphiques, qui confirmerait le primat – pour ne pas dire l'orthodoxie – macro-économiste et juriste des catégories utilisées pour cerner les migrations. Sous cette forme brute néanmoins, il suffit à montrer quels sont les critères d'évaluation et d'explication retenus par des instances qui, dans certains cas, participent directement à l'élaboration des politiques migratoires nationales ou supranationales.

Quoique justifiée par la composante institutionnelle du phénomène et par le développement depuis un siècle de la gestion étatique de la mobilité¹⁵ (qui dans une large mesure définit le statut des migrants internationaux par l'accès différentiel aux droits du pays d'accueil), cette conception, aujourd'hui naturalisée, ne va pas de soi, en particulier parce qu'elle occulte l'infinie diversité des flux qui composent tout mouvement migratoire : outre leurs origines (géographiques et sociales), ce sont notamment leurs perspectives et les logiques qui président à leurs déplacements (filières interpersonnelles ou communautaires, encadrement par des employeurs, etc.) qui distinguent les candidats à la migration. Les mises en garde d'un auteur aussi peu suspect de radicalisme politique que

13. Nous nous en sommes tenu, dans cet article, aux rapports les plus récents (publiés de 1995 à 1997) des différents organismes ou départements concernés, en prenant pour base de référence la bibliographie constituée à l'Ined.

14. D. Nayyar, *Emigration Pressures and Structural Change*, op. cit.

15. Elle fait désormais l'objet de nombreux travaux, qui ont considérablement enrichi l'historiographie des migrations. Voir Gérard Noiriel, *Le Creuset français*, Paris, Éd. du Seuil, 1988 ou, pour une synthèse récente, Jan Lucassen et Leo Lucassen (dir.), *Migration, Migration History, History: Old Paradigms and New Perspectives*, Berne, Peter Lang, 1997.

DOSSIER

**Tableau 1: Modes de représentations des flux migratoires
par les organismes nationaux et internationaux (base: divers rapports et travaux, 1995-1997)**

Institutions productrices	Nbre de tableaux statistiques	Nbre de graphiques et figures	Nbre de cartes
Bureau international du travail ^a	11	0	0
Union européenne ^b	56	15	2
OCDE ^c	56	35	0
Conseil de l'Europe ^d	394	54	12
Conseil de l'Europe (Conférence ministérielle) ^e	26	9	0
Bureau américain du Recensement ^f	19	57	3
Nations unies (Division de la population) ^g	2	0	0
Nations unies (Commission économique pour l'Europe) ^h	102	7	0
Nations unies (Département pour l'information économique et sociale, Commission d'experts sur la mobilité des femmes) ⁱ	123	10	0
Total et % (à titre indicatif)	789 (79,5 %)	187 (18,8 %)	17 (1,7 %)

a. Deepak Nayyar, *Emigration Pressures and Structural Change: Case Study of Indonesia*, Genève, Bureau international du travail, International Migration Papers n° 20, 1997.

b. Eurostat. *Statistiques sur la migration: 1996*, Luxembourg, Office des publications officielles des communautés européennes, n° 17, 1997. On peut noter que les deux cartes proposées dans le rapport sont assorties d'un *corrigendum*.

c. *Tendances des migrations internationales: système d'observation permanente des migrations (SOPEMI). Rapport annuel 1996*, Paris, OCDE, 1997.

d. *Évolution démographique récente en Europe: 1997*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1997. Après une introduction (dans laquelle sont contenues toutes les cartes de l'ouvrage) et une partie synoptique, ce rapport propose une présentation homogène des 40 pays membres et de 6 pays non-membres du Conseil de l'Europe: chacun de ces 46 États est décrit par huit tableaux et un graphique (une pyramide des âges). Nous avons inclus dans notre total tous ces tableaux nationaux, même lorsqu'ils n'avaient pas été dressés faute de données disponibles: dans ces cas de lacunes en effet, le titre et la numérotation du tableau figuraient dans le rapport à la place qu'il aurait dû normalement occuper. Précisons enfin que ce rapport porte sur la démographie dans son ensemble, et non sur la seule mobilité.

e. John Salt, *Current Trends in International Migration in Europe* (Sixième Conférence des ministres européens responsables des affaires migratoires, Varsovie, 16-18 juin 1996), Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1996.

f. Thomas McDevitt, *World population profile 1996*, U.S. Bureau of the Census, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1996. Cet ouvrage, consacré à la démographie mondiale, n'accorde que deux pages (48-49) aux migrations: nous avons choisi de le considérer ici dans son intégralité. Précisons que, de manière tout à fait significative, un planisphère «vide» (carte brute du monde) est proposé, à titre d'illustration, à chaque tête de chapitre. Nous ne l'avons bien sûr pas comptabilisé dans nos calculs.

g. *Review and Appraisal of the World Population Plan of Action: 1994 Report*, New York, Nations Unies, Division de la population, 1995. Ce rapport, plus normatif et discursif que les autres, contient aussi moins de figures. Comme il consacre deux chapitres à la mobilité (ch. 8 et 9, pp. 77-93), c'est cette partie que nous avons retenue pour l'étude.

h. Thomas Frejka (ed.), *International Migration in Central and Eastern Europe and the Commonwealth of Independent States*, New York et Genève, Nations Unies, Commission économique pour l'Europe, 1996.

i. *International Migration Policies and the Status of Female Migrants* (Proceedings of the United Nations expert group meeting on International migration policies and the status of female migrants, San Miniato, Italie, 26-31 mars 1990), New York, Nations Unies, Department for Economic and Social Information and Policy Analysis, Population Division, 1995.

Louis Chevalier, qui en 1950 démontrait que «l'immigration ne peut être comparée à une troupe qui franchirait, un certain jour, les portes d'une ville», sont de ce point de vue restées lettre morte¹⁶.

La production contemporaine des sciences sociales laisse de ce point de vue émerger une image beaucoup plus complexe, mais où la représentation cartographique (et donc la perception spatiale d'un objet *a priori* – et partiellement – spatial) reste, en dehors de la géographie, minoritaire. Pour s'en tenir à des ouvrages récents à vocation de synthèse¹⁷, on peut en proposer un récapitulatif chiffré (voir tableau 2):

Plus encore qu'avec les rapports des organismes internationaux, le total proposé ici ne doit être retenu qu'à titre indicatif: la diversité des approches est ici beaucoup plus grande, d'un ouvrage à l'autre autant qu'à l'intérieur de ces ouvrages collectifs, dont beaucoup proposent un panorama pluridisciplinaire¹⁸. Au-delà de ce constat de plura-

16. Louis Chevalier, *La Formation de la population parisienne au XIX^e siècle*, Paris, Puf, 1950, p. 154. Sur les attendus biologistes qui fondent la pensée de Chevalier, voir G. Noiriell, *Le Creuset français, op. cit.*, pp. 40 sq. Sans adhérer à toutes les analyses proposées dans ce passage (notamment à l'amalgame qu'il établit entre Châtelain et Chevalier, et plus généralement à la construction rétrospective d'une historiographie de l'immigration étrangère neutralisant les points de vue et les situations respectifs de ses acteurs), nous souscrivons entièrement à l'idée de la prudence nécessaire vis-à-vis de l'usage incontrôlé d'un auteur, question sur laquelle nous reviendrons dans une étude prochaine.

17. Là encore, nous sommes partis de la bibliographie constituée à l'Ined et avons retenu les ouvrages à vocation synthétique publiés depuis 1995.

Tableau 2: Modes de représentations des flux migratoires par les sciences sociales (base: ouvrages de synthèse, 1995-1997)

Titre	Nbre de tableaux statistiques	Nbre de graphiques et figures	Nbre de cartes
<i>Congrès international de la population</i> (Union internationale pour l'étude scientifique de la population) ^a	11	4	2
<i>The Cambridge Survey of World Migration</i> ^b	45	7	7
<i>La population du monde</i> (INED) ^c	171	32	14
<i>The Economics of Labour Migration</i> ^d	15	1	5
<i>Migration, Migration History, History</i> ^e	12	0	2
Total et % (à titre indicatif)	254 (77,4 %)	44 (13,4 %)	30 (9,1 %)

a. Nous nous sommes centré sur la section du récent congrès de la population consacrée aux migrations internationales, intitulée «Intégration économique, marché du travail et migrations internationales», in *Congrès international de la population*, Pékin, 11-17 octobre 1997, Liège, Union internationale pour l'étude scientifique de la population, 1997, vol. 1, pp. 43-95.

b. Robin Cohen (ed.), *The Cambridge Survey of World Migration*, Cambridge Cambridge University Press, 1995.

c. J.-C. Chasteland et J.-C. Chesnais, *La population du monde. Enjeux et problèmes*, Paris, Puf-Ined, 1997.

d. Julien van den Brœck (ed.), *The Economics of Labour Migration*, Cheltenham and Brookfield, Edward Elgar, 1996.

e. J. Lucassen et L. Lucassen (eds), *Migration, Migration History, History, op. cit.*

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

18. Encore avons-nous laissé de côté les formalisations micro-économiques des questions de population (et en particulier des migrations), mode d'approche qui a connu un développement spectaculaire depuis une quinzaine d'années et représente aujourd'hui une bonne partie des travaux en démographie économique de la mobilité. On en trouvera un bilan récent dans Mark R. Rosenzweig et Oded Stark (eds), *Handbook of Population and Family Economics*, Amsterdam, Elsevier, 1997 (notamment le vol. 1B).

19. J. van den Brœck (ed.), *The Economics of Labour Migration*, op. cit.

20. J.-C. Chasteland et J.-C. Chesnais, *La Population du monde*, op. cit.

21. Sur les 30 chapitres composant les deux parties de l'ouvrage, 14 sont l'œuvre de chercheurs de l'Ined (éventuellement associés à d'autres collègues) et 16 de chercheurs extérieurs.

22. Soit dans l'ordre des chapitres Youssef Courbage, Marie Ladier-Fouladi (et Bernard Hourcade, CNRS), Alain Blum, Magali Barbieri, Myriam Khlal, qui utilisent 11 cartes sur 49 tableaux et figures. Nous avons exclu de ce calcul les combinaisons d'auteurs chevauchant les deux groupes d'âges, ainsi que l'annexe générale du volume (qui compte 9 tableaux statistiques).

lité cependant, la principale conclusion qui se dégage est que la représentation cartographique, quoique significativement plus importante que dans les analyses des organismes étatiques et inter-étatiques, apparaît très minoritaire. D'autres découpages, plus fins et variables d'un ouvrage à l'autre, seraient pertinents pour aller plus loin. Ainsi, *The Economics of Labour Migration*¹⁹, qui se donne comme une somme sur la question des migrations de travail, réserve l'usage des cartes aux rappels historiques (de la mobilité d'« avant 1500 » à celle des Trente Glorieuses), l'ère contemporaine étant uniquement traitée statistiquement. De même, la synthèse sur *La population du monde*²⁰, qui porte sur la démographie dans son ensemble, laisse, elle aussi, émerger des lignes de fracture spécifiques.

Cet ouvrage collectif est composé pour moitié de chapitres rédigés par des chercheurs de l'Ined et pour moitié par des chercheurs d'autres institutions, françaises ou étrangères²¹. Il compte globalement 6,5 % de cartes (soit 14 sur 217 tableaux et figures), mais ce chiffre est composite, reflétant des coupures institutionnelles et « générationnelles ». Plus faible pour les auteurs n'appartenant pas à l'Ined que pour ceux de l'Institut (3,6 % contre 9,3 %), la part des cartes varie chez ces derniers selon les âges : les chercheurs les plus « jeunes »²² faisant systématiquement appel à une combinaison entre tableaux, graphiques et cartes, ces dernières atteignent dans leur cas 22,4 % du total (contre zéro pour la tranche d'âge supérieure). La composition des cartes, dans la majorité des cas réalisées par ordinateur, révèle les attendus de ce découpage : il suit la diffusion, au cours de cette décennie, de la cartographie statistique automatique auprès des chercheurs les plus récemment entrés²³ – un phénomène qui annonce probablement une transformation des outils cognitifs qui seront utilisés dans l'avenir pour représenter en France les phénomènes démographiques.

Pour l'heure, il reste cependant que les deux bilans que nous avons dressés montrent à quel point les flux migratoires sont perçus, en premier ressort, par des approches dans lesquelles domine l'usage du tableau statistique. Encore nos mesures, fondées sur des comptages bruts, n'enregistrent-elles pas l'usage effectif qui est fait des cartes : celui-ci, dans de nombreux cas, est de l'ordre de l'illustration plutôt que de la démonstration. C'est ici que l'on comprend la spécificité des démarches que nous avons opposées à ces approches dominantes : la marque commune à leurs auteurs est non seulement d'user de la cartographie, mais surtout de la considérer comme un outil d'exploration heuristique indispensable, explicitement revendiqué comme une alternative à la statistique traditionnelle au nom de sa fécondité scientifique. C'est

au nom de cette conception que s'impose la nécessité de construire une représentation graphique ou cartographique adaptée à chaque phénomène, cette attitude active débouchant sur l'« exotisme » des formes produites. À l'outil nouveau correspond en effet étroitement un savoir spécifique, à la fois résultat empirique, élément d'un modèle d'ensemble et amorce d'un programme de recherche.

En attestant de l'importance des chaînes migratoires, Akerman suggère ainsi que ce n'est jamais tant la population d'un pays donné qui émigre, que les habitants d'endroits bien localisés, de régions voire de villages très circonscrits et situés à côté de zones qui, quoique dotées de caractéristiques économiques comparables, offrent à leurs résidents d'autres perspectives pour affronter leur situation. Il en va de même de la mobilité de courte distance, dont Ravenstein ou Hägerstrand montrent que le volume excède considérablement celui des déplacements lointains : leur analyse donne sens à des études innombrables mais dispersées qui montrent que la part la plus visible des déplacements humains (à savoir les migrations internationales, surtout quand elles s'orientent des pays pauvres vers les pays riches) ne constitue qu'un phénomène infime par rapport à la mobilité locale et intra-nationale.

Or dans un cas comme dans l'autre, ces pistes de recherche ne sont pas intégrées dans les débats centraux et dans les modèles utilisés (par exemple par les organismes internationaux) pour penser, voire tenter d'influencer les déplacements humains. Considérés comme des anomalies ou, au mieux, comme des compléments qualitatifs à une explication qui doit rester réservée à la quantification, les phénomènes qui les fondent sont relégués au rang de l'idiographie ethnographique, sociologique, historique ou géographique, et sont en pratique condamnés à être éternellement redécouverts par une littérature de ce point de vue peu cumulative – dynamique que renforce paradoxalement la richesse même des approches plurielles pratiquées par les sciences sociales à propos des migrations. Il arrive même que des pans entiers de la mobilité géographique soient totalement occultés, en particulier la mobilité de longue distance au sein du monde rural, dont la détection statistique est le plus souvent malaisée.

Les modèles que nous avons passés en revue montrent pourtant que les analyses n'ont pas manqué qui, depuis

23. Que ce taux d'utilisation de la cartographie soit élevé relativement aux autres lieux de production statistique et démographique (voir tableaux 1 et 2) réfute l'idée d'une simple détermination technique. Il faudrait ici analyser la structure de diffusion des outils nouveaux dans un lieu centralisé (rôle spécifique de l'unité informatique dans la diffusion de l'innovation, dynamique de collaboration/compétition entre les chercheurs face aux techniques nouvelles), mais aussi des dynamiques plus complexes de concurrence/substitution entre plusieurs procédures quantitatives (se fonder sur la cartographie automatique peut, dans certains cas, signifier par exemple une alternative à l'usage de l'économétrie).

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

un siècle, ont proposé, démonstrations chiffrées à l'appui, d'autres lectures du phénomène migratoire. Resurgissant périodiquement, d'un pays et d'une période à l'autre, leur juxtaposition permet de faire émerger une vision alternative ou, au minimum, complémentaire, dans laquelle la spatialisation des mouvements, les réseaux interpersonnels, les chaînes de vacance, les contingences historiques (création de filières migratoires) occupent, au contraire, le premier plan. Avant d'examiner les causes de leur échec, nous allons nous demander s'ils constituent à proprement parler un paradigme commun opposable aux visions dominantes, ou s'ils ne constituent qu'une somme de points de vue particuliers.

Un paradigme spatial ? Les formes de la « filiation »

Tout en montrant l'antagonisme entre les approches spatiales et les approches statistiques traditionnelles, nous avons jusqu'ici réalisé une opération... statistique, en constituant une série à partir d'éléments épars dont nous n'avons pas considéré les conditions de production. Il convient maintenant d'examiner si elle constitue effectivement une chaîne continue, faite d'emprunts explicites et contrôlés d'un auteur à l'autre, ou si nous avons au contraire créé un artefact en rassemblant des démarches conçues dans des situations incommensurables.

Paradigme ou sensibilité récurrente, cette dichotomie, comme souvent, simplifie des liens de nature plus complexes. Sans pouvoir prétendre en reconstituer tout l'historique, nous pouvons distinguer quelques-unes des formes multiples qu'ont prises les filiations (ou non-filiations) entre ces démarches, en commençant par le cas spécifique d'Abel Châtelain. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Français tente de promouvoir une discipline, la démogéographie, qui en concurrençant explicitement la démographie récemment institutionnalisée par la création de l'Ined, absorberait dans la géographie les problèmes de population²⁴. Regroupée autour d'André Allix à l'Université de Lyon, une véritable école se met en place, dont l'objet est de substituer la cartographie à la statistique dans la représentation des phénomènes socio-historiques. Les mouvements de population, en particulier, y sont représentés sous forme de cartes de flux. Les auteurs discutent explicitement des effets de connaissance produits par l'abandon des tableaux

24. A. Châtelain, « Démographie et démogéographie. À propos d'ouvrages récents », *Études rhodaniennes*, vol. 20, n° 3-4, 1945, pp. 201-204. Parmi les productions les plus révélatrices de ce courant, voir A. Châtelain, « Démogéographie du grand tronc ferré Sud-Est (Paris-Lyon-Méditerranée) », *Études rhodaniennes*, vol. 22, n° 1, 1947, pp. 35-82, ou Paul Guiot, *Thurins. Démogéographie d'une commune rurale de l'ouest lyonnais*, Paris, Cahiers de la FNSP, 1949.

statistiques et revendiquent l'opposition entre les deux approches. L'un d'entre eux affirme ainsi que c'est «déli-bérément [qu'ils n'ont] laissé que très peu de place à la statistique. Pour le géographe, c'est un instrument de tra-vail pratique, mais inexpressif. L'image, plus que les chiffres, permet de se faire une idée de la mouvante réa-lité. À sa lumière les causes surgissent d'elles-mêmes der-rière les faits»²⁵.

Cette tentative s'inscrit d'abord dans un cadre nou-veau, celui du développement des instituts de recherche étatiques: il serait erroné de le rattacher au schéma fina-liste de l'inéluctable mouvement d'institutionnalisation des disciplines, le projet lyonnais attestant qu'il est perçu à l'époque comme une redistribution des cartes, dans laquelle toutes les sciences humaines et sociales, y com-pris celles qui sont placées dans une situation difficile comme la géographie, doivent tenter leur chance. L'atti-tude de nos géographes à l'égard de l'Ined est de ce point de vue frappante: dans les tous premiers temps de sa création, en 1945, ils parient sur un échec rapide de la démographie comme pratique autonome, et escomptent que leur «démogéographie» lui ravisse rapidement la vedette²⁶. En 1948 cependant, prenant acte de l'établisse-ment durable de la démographie, ils n'attribuent plus à leur propre modèle qu'un rôle de complément par rap-port à sa concurrente et ne pensent plus pouvoir lui rallier que les géographes et non plus leurs collègues démo-graphes²⁷. Mais à cette situation conjoncturelle se super-pose toutefois une histoire plus longue. Comme en témoi-gnent les termes du débat adoptés par les Lyonnais, le projet démogéographique s'insère en effet dans un com-bat ancien, entamé dès le XIX^e siècle, pour la promotion en France de la vertu heuristique de la représentation spatiale. Le graphisme même retenu pour leurs illustra-tions, et l'importance donnée aux flux en sont deux indices patents, qui rejoignent directement l'histoire des théories et des pratiques cartographiques récemment retracée par Gilles Palsky²⁸. De ce point de vue, les notions et les méthodes d'analyse mises au point par Abel Châtelain au sujet des migrations s'inscrivent dans des préoccupations propres, irréductibles aux autres modèles que nous avons présentés.

À l'opposé se rencontrent le cas d'emprunts explicites et contrôlés d'un auteur à l'autre, qui parfois chevauchent des décennies. C'est notamment le cas pour Ravenstein,

25. P. Guiot, *Thurins...*, *op. cit.*, p. 9.

26. Voir A. Châtelain, «Démographie et démogéographie», *op. cit.*, notamment p. 203.

27. A. Châtelain, «Les sciences humaines et les problèmes de population», *Études rhodaniennes*, vol. 23, n° 4, 1948, pp. 233-237.

28. Gilles Palsky, *Des chiffres et des cartes. La cartographie quantitative au XIX^e siècle*, Paris, CTHS, 1996. L'ouvrage souligne en particulier l'importance de la cartographie des flux, née du désir de représenter visuellement l'intensité des transports de marchandises: sa thématique et sa graphique éclairent les préoccupations et les méthodes de Châtelain.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

auteur éternellement redécouvert, tantôt comme simple emblème ou précurseur pratique, tantôt comme source d'inspiration effective. La carte suivante en témoigne, qui confirme la fécondité potentielle de l'approche du britannique. Elle est l'œuvre d'Hervé Le Bras, qui se réfère explicitement à ce dernier pour remettre en cause une conception trop exclusivement économiste des flux de migration internes en France au XIX^e siècle²⁹. Sur ce terrain en effet, l'auteur ne corrobore pas seulement la vision en termes de lents glissements proposée par son prédécesseur : il l'intègre dans un schéma explicatif, et montre que son pouvoir causal est supérieur à celui des déterminations économiques habituelles. On entrevoit ici la difficulté d'une restitution des filiations, réelles ou supposées, entre les différentes démarches que nous venons de proposer : en mettant en évidence l'importance des flux migratoires anciens pour la compréhension des mouvements instantanés, H. Le Bras – par ailleurs lecteur d'Hägerstrand³⁰ – établit un pont entre Ravenstein et ce dernier. On tombe ici sur un deuxième cas de figure, dans lequel une partie au moins des approches spatiales sont utilisées comme un répertoire atemporel et commensurable dans lequel on peut, au nom de la fécondité scientifique, puiser à volonté, sans avoir à considérer les conditions qui ont présidé à leur production.

Un troisième cas de « transmission » s'opère pour sa part de manière directe, par le passage de Kant à Hägerstrand qui est aussi celui d'un maître à son élève. Le modèle de Hägerstrand et de son école dite de Lund trouve son origine dans des théories devenues aujourd'hui presque inaccessibles. Dans une certaine mesure, elles font partie des rares fragments survivants d'une manière de penser les sciences sociales qui a été engloutie par la Seconde Guerre mondiale. C'est la combinaison d'un « accident » – ironiquement, d'un accident migratoire – et de l'adoption tardive d'une langue véhiculaire, l'anglais, qui aura permis leur diffusion posthume, à la fois relativement large dans le monde anglo-saxon, mais pas toujours entièrement maîtrisée.

Hägerstrand doit une partie de sa formation à Edgar Kant. Ardent patriote, ce dernier est en 1944 recteur de l'université de Tartu, haut-lieu du nationalisme estonien³¹, et fuit son pays devant l'avancée des troupes soviétiques. Il se réfugie en Suède à contrecœur – il refusera jusqu'au bout d'en adopter la nationalité – et aboutit

29. Hervé le Bras, « La dynamique régionale » in J. Dupâquier (éd.), *Histoire de la population française*, Paris, Puf, 1988, vol. 3, pp. 145-162.

30. Ce dont témoigne notamment H. Le Bras, « Population et migrations », *op. cit.*

31. Sur ce point et celui, plus général, du nationalisme balte durant cette période, voir G. von Rauch, *The Baltic States: The Years of Independence*, Berkeley, University of California Press, 1974 (1^{re} éd. 1970).

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

▲ *Ernst Georg Ravenstein, 1885.*

◀ *Hervé Le Bras, 1988.*

à l'université de Lund. C'est son ignorance de la langue qui favorise son contact avec Hägerstrand: le jeune chercheur sert de traducteur à celui qui, progressivement, devient pour lui une sorte de professeur particulier. Les deux hommes ont un commun intérêt pour la conceptualisation des processus sociaux. Hägerstrand retient en priorité de Kant le souci de les mathématiser pour en permettre des simulations. Mais il bénéficie également de la vaste gamme de modèles auxquels ce dernier a été directement exposé – polyglotte, Kant a étudié dans l'entre-deux-guerres dans de nombreux pays européens.

La formation initiale de Kant est marquante. Étudiant à Tartu, il y devient l'élève du géographe finlandais Johannes Gabriel Granö durant les quatre années (1919-1923) que celui-ci a passées en Estonie³². Dans ces premières années d'indépendance balte, l'enseignement du maître trouve un grand écho politique auprès du jeune homme. Grand nationaliste finlandais, Granö a été associé aux mouvements scientifiques et culturels de libération de son pays au début du siècle (que l'on songe à Sibelius), intégrant et défendant dans ses travaux l'idée de la spécificité radicale de la Finlande. Il la fonde à une échelle microscopique, construisant une géographie sensorielle où ce sont les cinq sens de l'être humain qui perçoivent et définissent la particularité des lieux et délimitent leurs frontières. L'environnement immédiat de

32. Pour une biographie et une bibliographie de Granö, voir Olavi Granö, « Johannes Gabriel Granö 1882-1956 », in T.W. Freeman et P. Pinchemel (eds), *Geographers. Biobibliographical Studies*, London, 1979, vol. 3, pp. 73-84.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

l'individu y occupe une place essentielle, ce qui permet à l'auteur de fonder un discours géographique exaltant, par l'intermédiaire des paysages, les particularismes locaux.

Il est délicat d'évoquer l'histoire d'un parcours intellectuel sans sombrer dans le déterminisme ou le fonctionnalisme. Avançons donc très prudemment l'idée que les approches auxquelles Kant a été ultérieurement exposé l'ont aidé à formaliser de plus en plus précisément cette alliance entre une conception « hétérotopique » de l'espace, conférant à chaque lieu une spécificité issue de l'histoire, et une vision microscopique des phénomènes sociaux. Il étudie l'économie en Hongrie, où il s'initie à l'école géographico-économique allemande dérivée de von Thünen, et à sa conception hiérarchisée de l'espace³³. Il suit à Paris les cours de Blanchard et de Demangeon, et donnera bien plus tard, en Suède, des conférences sur Vidal de la Blache et sur l'école des Annales. Parallèlement, il se rend aux Pays-Bas auprès du sociographe néerlandais Steinmetz, tenant d'une conception descriptive et microscopique de la sociologie empirique.

Tout en étant très différentes, les influences que se reconnaît Hägerstrand incarnent une même balance entre l'idée d'une structuration historique de l'espace, et une vive sensibilité « microscopique ». Fils d'un instituteur rural, il a été marqué par les conséquences qu'a eue la *Heimatskunde* sur l'enseignement scolaire de la géographie en Suède. Il a en particulier retenu le choix d'échelle qu'elle suggère : partir de l'environnement familial à l'enfant pour atteindre le cosmos, et non plus l'inverse. Comme pour Kant, on retrouve ici la marque du nationalisme qui, sur le modèle allemand, vise à rattacher l'individu à son pays à travers la création d'un lien très étroit au local. Mais les cartes scolaires « loco-centrées » ont eu un impact particulièrement profond sur un homme qui déclare appréhender le monde de manière « topographique » et dont les travaux révèlent qu'il pèse les phénomènes sociaux en les resituant systématiquement dans un espace en quatre dimensions³⁴. La correspondance entre la dimension existentielle et la représentation cognitive est ici absolue : de manière significative, la paroisse d'Asby qu'Hägerstrand place au centre de sa conception « logarithmique » du monde dans la carte que nous avons présentée n'est autre que sa paroisse natale³⁵.

Parallèlement, l'intérêt d'Hägerstrand pour les mécanismes microscopiques a été précocement développé par

33. On en trouvera une présentation dans Claude Ponsard, *Histoire des théories économiques spatiales*, Paris, A. Colin, 1958. Son influence sur les approches suédoises a été détaillée par H. Le Bras, « Population et migrations », *op. cit.*

34. Outre les articles cités précédemment, voir T. Hägerstrand, « Geographical Measurements of Migration », in Jean Sutter (ed.), *Les Déplacements humains/Human Displacements*, Paris, Hachette, 1963, pp. 61-83 ; et, du même auteur, « On the Definition of Migration », *Yearbook of Population Research in Finland*, vol. 11, 1969, pp. 63-72. Nous suggérons la comparaison entre la perception du monde, visuelle mais formalisée, de Hägerstrand et celle, plus « imagée », de Fernand Braudel, telle que l'a restituée Paule Braudel, « Les origines intellectuelles de Fernand Braudel : un témoignage », *Annales ESC*, vol. 47, n° 1, 1992, pp. 237-244.

35. Un quart de siècle après « Migration and Area » – où son lien personnel avec Asby n'est pas évoqué – Hägerstrand a formalisé l'environnement de son enfance dans « Diorama, Path and Project », *Tijdschrift voor economische en sociale Geografie*, vol. 73, n° 6, 1982, pp. 323-339.

la lecture d'ouvrages pionniers dans l'analyse des réseaux inter-individuels. De ces recherches, Hägerstrand s'est avant tout servi pour comprendre les processus de transformation. Rompant avec la conception plus statique issue, via Kant, de l'économie spatiale allemande et de la géographie française, c'est en effet la dynamique des phénomènes sociaux qu'il a placée au cœur de ses préoccupations. En ce sens, Hägerstrand est critique vis-à-vis de l'utilisation « structurale » qui est souvent faite des réseaux, qui ne sont pas, selon son expression, des « étoiles mortes », mais des outils pour penser des processus évolutifs. Ont en particulier été déterminants pour lui les travaux du Hongrois Moreno, l'un des pionniers de l'analyse sociographique et dynamique des réseaux dans les petits groupes (d'écoliers, de prisonniers, de malades dans les hôpitaux) ³⁶.

Une bataille inégale

Des quelques exemples qui précèdent ressort en somme l'idée d'une chaîne longue mais partiellement discontinue de lectures spatiales des migrations, qui sans pouvoir être traitée comme un paradigme unifié mêle emprunts contrôlés et résonances *a posteriori* entre des préoccupations comparables. Étant donné ses enjeux et ses apports, il reste à examiner pourquoi cette sensibilité récurrente n'a pu véritablement infléchir l'orientation dominante, centrée sur l'observation statistique et sur les explications économiques. Il serait tentant d'y voir le produit d'une tendance durable et irrésistible, à relier par exemple à l'histoire de la statistique et des procédures cognitives qui la caractériseraient, ou à celle des sciences sociales et plus particulièrement à la domination des approches nomothétiques sur les approches idiographiques³⁷. Ainsi, la faible réception de l'œuvre de Ravenstein pourrait dans le premier cas être mise sur le seul compte de « l'opération statistique », qui en privilégiant le tableau de données occulterait inéluctablement l'importance de la dimension spatiale, et en particulier de la contiguïté, dans les déplacements humains³⁸. Ou, dans le second cas, être attribuée à la défaite inéluctable des approches soucieuses de respecter la complexité du monde social devant des démarches exclusivement soucieuses de formalisation³⁹. Un examen attentif des différents modèles proposés amène cependant à rejeter de tels

36. Voir en français Jacob L. Moreno, *Fondements de la sociométrie*, Paris, Puf, 1954 (adaptation de *Who shall survive?* New York, Beacon House, 2^e éd. 1953).

37. Cet argument classique constitue par exemple l'un des axes explicatifs majeurs de la récente synthèse collective *Open the Social Sciences. Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*, Stanford, Ca., Stanford University Press, 1996. Ce rapport analyse le cas spécifique de l'espace et de sa marginalisation relative au sein des sciences sociales, pp. 26-27.

38. Voir à ce propos la critique qu'adresse Libby Schweber, « L'histoire de la statistique, laboratoire pour la théorie sociale », *Revue française de sociologie*, vol. 37, n° 1, 1996, pp. 107-128, aux conceptions essentialistes de l'histoire de la statistique.

39. Comme c'est le cas dans le débat décrit par G. Palsky, *Des chiffres et des cartes...*, *op. cit.*, notamment dans le chapitre 5, « Les géographes et la cartographie statistique », pp. 205-245.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

schémas d'explication, trop déterministes par rapport à la plasticité des formes historiques, c'est-à-dire à la possibilité de prêter des contenus et des significations différentes à des outils cognitifs donnés.

Par contraste apparaît ici le caractère stratégique de l'articulation qu'opère Hägerstrand entre l'importance conférée aux canaux interpersonnels, et le rôle de leur sédimentation au cours du temps, dans l'explication de la mobilité. Celle-ci en effet lui permet de résoudre l'aporie à laquelle sont confrontés les modèles économiques : leur conception isotopique, généralement relayée par des formalisations d'inspiration explicitement newtonienne, ne parvient pas à rendre compte de la permanence de bassins migratoires « accidentés » où, toutes choses égales d'ailleurs (à commencer par la distance), certains points de l'espace sont reliés entre eux par des échanges massifs, tandis que d'autres entretiennent peu de liens⁴⁰. Le Suédois établit du même coup qu'il est possible de construire un modèle qui, tout en étant extrêmement formalisé (il se prête même à des simulations) et en intégrant le poids des déterminations économiques, respecte les irrégularités des données empiriques observées sur une période longue.

« Irrégularités » : c'est bel et bien cette question qui est soulevée, à travers la thématique spatiale mais au-delà d'elle. L'auteur est du reste parfaitement explicite sur ce point, qui en se référant à Karl Deutsch donne à la modélisation une fonction qui tranche avec l'usage qui en est communément fait : « une théorie construite sur une idée de régularité se heurterait à un monde d'exceptions. Nous allons pour cela inverser ce processus. Nous allons chercher des hypothèses de travail qui font de l'irrégularité et des discontinuités les points de départ ; et nous pourrions ensuite toujours traiter une éventuelle distribution régulière comme un cas-limite ». Hägerstrand, en conciliant une pratique statistique et modélisatrice avec une construction hétérotopique de l'espace, où chaque point est défini par une histoire longue, brouille les oppositions naturalisées par l'historiographie spontanée des sciences sociales, entre lectures statistiques et cartographiques, ou idiographiques et nomothétiques par exemple.

40. On trouvera d'innombrables exemples de telles « irrégularités » (et des problèmes qu'elles posent pour être intégrées dans un modèle) dans Jean-Pierre Poussou, *Bordeaux et le Sud-Ouest au XVIII^e siècle. Croissance économique et attraction urbaine*, Éditions de l'EHESS, 1983. G.K. Zipf, « The P1P2/D hypothesis... », *op. cit.*, offre la formalisation fondatrice de l'approche « newtonienne » des migrations, tandis que H. Le Bras, « Population et migrations », *op. cit.*, analyse son succès durable auprès des sciences économiques, insistant lui aussi sur la non-réception des approches alternatives.

Pour ce faire, l'auteur part d'un exemple qui réfute les explications des migrations fondées exclusivement sur la distribution spatiale des « occasions » (c'est-à-dire des offres d'emploi, de logement, etc.) : c'est (de nouveau) celui de la paroisse rurale d'Asby qui, située à égale distance de deux villes suédoises pré-

sentant des caractéristiques socio-économiques et des rythmes de développement comparables, possède un champ migratoire déséquilibré, la quasi-totalité de ses migrants se rendant vers l'une seulement de ces deux villes. Hägerstrand, après avoir établi la permanence de cette asymétrie depuis deux siècles au moins, démontre par une modélisation qu'on peut la rapporter au développement de chaînes migratoires qui au départ sont de nature interpersonnelle, et finissent par mener à l'établissement de liens privilégiés entre certaines communes: ces liens invisibles constituent la structure à la fois géographique et historique des flux de mobilité dans la région considérée.

Le cas suédois – ainsi que d'autres exemples, développés plus récemment et dans une configuration intellectuelle totalement différente⁴¹ – démontrant que ce n'est pas par un essentialisme de l'opération statistique ou formalisatrice que l'on peut rendre compte de la prépondérance d'un mode de lecture univoque des mouvements migratoires, il convient d'explorer d'autres pistes pour comprendre leur succès durable. Un point d'entrée en la matière concerne la question de la circularité de l'explication. Présente sous sa forme théorique, dès la réception des travaux de Ravenstein⁴², elle se traduit concrètement dans l'élaboration des enquêtes et dans les gammes de variables qu'elles privilégient: une bonne partie de la littérature migratoire, en n'envisageant pas de scénarios concurrents, est ainsi consacrée à une validation éternelle des mêmes mécanismes, à l'apparente explication d'un phénomène en fait construit d'avance. Le traitement des catégories des agents relaie ce phénomène. D'un côté, l'économisme savant est souvent redoublé par celui des individus et en particulier des migrants, car il constitue généralement un mode d'explication légitime, ou plus simplement pensable, de leurs déplacements. D'un autre côté, les catégories indigènes réellement spécifiques sont, par définition, insaisissables par les modèles pré-construits⁴³ et ne sont traitables qu'au prix de leur réduction.

Tous ces thèmes, pourrait-on dire, sont communs à tous les objets des sciences sociales. Toutefois, un problème plus spécifique peut-être à la question de la mobilité est la place qu'y occupent les catégorisations administratives. Ceci vaut d'abord en termes de délimitation du phénomène: on peut montrer en quoi la caractérisation du mouvement par le type de circonscriptions administratives franchies par le migrant contraint l'analyse de la mobilité, à quelque échelle que ce soit (migrations

41. Sans pouvoir ici le développer plus avant, on peut notamment songer au modèle développé par Paul R. Krugman, *Geography and Trade*, Louvain et Cambridge, Ma., Leuven University Press et MIT Press, 1991, qui, à partir de la question de la localisation industrielle, propose un cadre pour intégrer à l'intérieur même de la formalisation économique le rôle des processus cumulatifs contingents dans la structuration historique de l'espace. En plein développement aujourd'hui, cette nouvelle économie spatiale a fait l'objet, ces dernières années, de deux numéros thématiques de la *Revue Économique*, respectivement en 1993 (vol. 44, n° 4) et en 1995 (vol. 46, n° 3).

42. Dès le débat qui, en 1885, suit la communication qui va donner à Ravenstein la matière de son article fondateur, l'un des participants objecte que la seule loi qu'il reconnaisse dans son exposé est celle de l'offre et de la demande. Voir E.G. Ravenstein, «The Laws of Migration», *op. cit.*, p. 233.

43. La littérature anthropologique contemporaine apporte d'innombrables réfutations aux lectures habituelles des migrations en montrant l'opposition entre les catégories indigènes et celles de l'enquête. Voir par exemple, l'étude des flux de mobilité circulatoires à Java dans *The Territorial Mobility of Population: Rethinking its Forms and Functions*, Liège, IUSSP Papers n° 13, 1979 et M. Chapman et R.M. Prothero (eds), *Circulation in Population Movement: Substance and Concepts from the Melanesian case*, New York, Routledge and Kegan Paul, 1985.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

44. Ainsi, un changement d'échelle consistant à se placer au niveau communal et micro-régional plutôt que dans le cadre, national, d'ordinaire retenu par l'historiographie française, permet de montrer que le principal flux de migrants étrangers en France au XIX^e siècle, celui des Belges, suit en fait à l'origine une logique à la fois frontalière et régionale (cette dernière correspondant à la coupure entre aire francophone et aire flamande). Ce n'est qu'à l'issue d'un processus pluridécennal de démantèlement de ces champs migratoires aux invisibles frontières que l'on voit apparaître – et pour une partie seulement de ces flux – une migration proprement (inter) nationale. Cf. Paul-André Rosental, « Scomposizione spaziale di una migrazione internazionale : l'integrazione dei belgi nel nord della Francia nel XIX secolo », *Memoria e ricerca*, vol. 8, n° 2, 1996, pp. 33-56.

45. C'est l'objet de P.-A. Rosental, *Les Sentiers invisibles...*, op. cit.

46. Il ne s'agit pas en effet ici d'évoquer des formes classiques et complexes d'appartenance territoriale non résidentielle, sur le modèle de celles décrites par Marcel Mauss, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, Puf, 1989 (1^{re} éd. 1950), pp. 389-477.

courtes et internes au monde rural, migrations intérieures à l'échelle nationale, migrations internationales). La dimension institutionnelle qui marque la définition même de ces flux se répercute non seulement sur leur mesure, mais aussi sur les registres explicatifs que l'on peut en donner⁴⁴.

Mais plus profondément, l'idée même de caractériser la migration comme un mouvement d'un point à l'autre de l'espace revient, pour les sciences sociales, à importer de manière indiscutée une catégorie administrative, à savoir la résidence, au cœur de la construction de leur objet et, à travers cette opération, à abdiquer toute autonomie dans le choix de la représentation du monde social à laquelle elles se réfèrent. Catégorie atomistique, la résidence réduit l'appartenance géographique des individus et des groupes à un point de l'espace, et l'appartenance relationnelle, en particulier familiale, au ménage. Cette opération, si naturalisée, ne présente aucun caractère d'évidence. D'un point de vue analytique d'une part, on peut montrer que d'autres constructions, issues de la sociologie configurationnelle par exemple, amènent à une définition, à une mesure et à une analyse alternatives des migrations et de leurs causes⁴⁵. D'un point de vue génétique d'autre part, et pour s'en tenir à des formes de catégorisations administratives⁴⁶, il est aisé de rappeler que cette catégorisation est bien évidemment le fruit d'un processus socio-historique, et qu'elle ne constitue qu'un moment – qui plus est relativement récent – dans la construction sociale de l'appartenance spatiale. L'opposition entre domicile de droit et domicile de fait, qui sous des modalités très diverses a caractérisé une bonne partie de l'Europe occidentale, illustre, parmi bien d'autres, la diversité historique des caractérisations possibles de l'ancrage spatial.

Plutôt que pour renouveler les antennes sur l'idée d'un contrôle social croissant de la part des États, ces rappels sont indispensables pour comprendre le traitement largement univoque appliqué à la mobilité depuis plus d'un siècle. Plasticité et historicité caractérisent l'usage qui est fait de la notion de domicile de droit, dont la pertinence sociale s'estompe selon des modalités et dans des périodes différentes dans l'Europe du XIX^e siècle. Conçu en Suède autour de l'idée d'un examen constant des connaissances religieuses et des mœurs, l'enregistrement des individus selon leur paroisse

d'appartenance, plutôt que selon leur domicile, devient au XIX^e siècle un outil de contrôle des mouvements des populations, avant d'être remis en cause dans les grandes villes devant l'intensification de leurs déplacements à compter de la dernière décennie de la période⁴⁷. En France, c'est dès le milieu du siècle que l'opposition entre domicile de droit et domicile de fait perd sa pertinence, après de derniers débats sur la comptabilisation de la population communale flottante, puis sur la définition du corps électoral⁴⁸. Pour le Royaume-Uni enfin, l'historien David Feldman a montré comment, à compter du début du XX^e siècle, le rattachement à la paroisse d'appartenance perd sa signification sociale et économique. Devant l'appropriation croissante, par l'État, des formes d'assistance sociale, le débat politique se déplace de la question des migrations intérieures à celle de l'immigration étrangère : alors qu'au XIX^e siècle la question était de savoir quelle était la paroisse (d'origine ou de résidence) qui devait venir en aide aux migrants pauvres, elle devient de plus en plus, au début du XX^e siècle, de déterminer quelle assistance l'État doit fournir aux étrangers⁴⁹. La question de la nationalité, en sorte, se substitue à celle du lieu d'appartenance.

Ce dernier exemple fournit la clé principale pour rendre compte de l'existence, au sein de la littérature migratoire, d'une lecture largement prépondérante, en même temps que de la marginalisation relative d'un phénomène, la mobilité, pourtant central au fonctionnement des sociétés humaines. Pour une série de raisons convergentes, la question de la résidence, depuis un siècle, a pour l'essentiel cessé, dans nos pays, d'être un enjeu central du débat politique. Contrairement à ce que laisserait entendre une conception apolitique des sciences sociales, cette mise à l'écart est allée de pair avec une banalisation de l'usage, non seulement administratif mais aussi savant, d'une catégorie, la résidence, qui s'était imposée à un moment précis et selon des conditions contingentes, de l'histoire européenne. Comme le montre *a contrario* la comparaison avec l'intensité et la sophistication des débats sociologiques et historiographiques sur la stratification sociale, liée à des enjeux politiques et sociaux décisifs, la neutralisation politique de la question résidentielle a servi de toile de fond au développement d'une littérature normalisée, car prisonnière de fondements qu'il n'était pas pertinent de

47. Voir Ann-Sofie Kälvermark, « The Country that Kept Track of Its Population. Methodological Aspects of Swedish Population Records », *Scandinavian Journal of History*, n° 2, 1977, pp. 211-230 ou Ulla Nilsson Jeub, *Parish Records. 19th Century Ecclesiastical Registers*, Umeå, Demografiska databasen Haparanda och Umeå, 1993.

48. Voir Pierre Rosanvallon, *Le sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel en France*, Paris, Gallimard, en particulier pp. 299-307.

49. David Feldman, « Migrants and the State in Britain, 1840-1950 », *European Social Science History Conference*, Noordwijkerhout, Pays-Bas, 9-11 mai 1996, mimeo.

DOSSIER

Sciences sociales improbables ?

Paul-André Rosental
*Les formalisations spatiales
de la mobilité : fragments
pour l'histoire longue
d'une non-réception*

discuter. « Toile de fond » plutôt qu'explication unique : comme le montrent aussi bien la réfutation des approches essentialistes (l'idée d'une nature propre à l'opération statistique ou formalisatrice) ou finalistes (l'idée d'un mouvement long et irrésistible au sein des sciences sociales), que l'hétérogénéité des modèles alternatifs proposés pour penser les migrations, les échecs successifs de ces derniers sont le fruit de configurations historiques concrètes et contingentes, qui imposeraient chaque fois – c'est bien entendu l'une des limites de l'approche proposée ici – une reconstitution fine des espaces multiples du débat. La condition d'un succès éventuel de nouvelles lectures alternatives, et notamment spatialisantes, de la mobilité, est liée à une analyse précise de leur espace potentiel de diffusion.